

## La visiteuse

Andrès Cores

---

Number 73, Summer 1997

Le silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14759ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Cores, A. (1997). La visiteuse. *Moebius*, (73), 21–26.

ANDRÈS CORES

*La visiteuse*

De longs cheveux se trouvaient entremêlés à la grille ; ils étaient repliés comme ces crochets qui permettent de faire pendre les rideaux à leurs tringles. Je ne pouvais les séparer de la grille, d'un côté et de l'autre. En tirant, j'aboutissais à des nœuds ; ils grossissaient à mesure que je ramenaiss plus de cheveux.

Comment, si nombreux, étaient-ils arrivés là ?

Une femme rousse s'était lavée dans ma baignoire. Ou, peut-être, avait-elle seulement lavé ses cheveux, roux et bouclés. Je ne sais pas pourquoi je pensai aussitôt qu'il devait s'agir d'une amie de la femme de ménage. Comme je la voyais rarement, je ne savais comment le lui demander ; je lui expliquai ma question au téléphone. Je me montrai conciliant, comme si cette folie m'avait amusé. Je la poussai aux aveux, mais elle nia. Ma concierge, pour sa part, me confirma qu'elle ne possédait plus les clés de mon appartement, je les lui avais reprises.

Ces cheveux, je les avais déposés sur le bord de la baignoire. Ils pendaient en grappes, mais cela leur donnait un air moribond, parce qu'ils étaient toujours humides. Je les fis sécher et ils acquirent aussitôt une teinte blondissante. Ils n'étaient pas assez nombreux pour que je puisse sentir leur odeur.

Je les apportai chez mon coiffeur ; il m'apprit qu'ils devaient appartenir à une femme grande et languoureuse. Il apprécia leur couleur et insista pour en garder quelques-uns.

Plusieurs jours passèrent et l'événement se répéta. J'éprouvais un sentiment de souillure et de déshonneur à suivre les boucles que dessinaient les cheveux roux sur les parois de ma baignoire. La visiteuse négligeait absolument de la nettoyer après son passage et comme je prenais soin, le matin, de la

laisser immaculée, je pouvais recueillir, le soir, tous les déchets qui s'étaient échappés de son corps. Il y avait des cils, des petits morceaux d'ongles, des menus bouts de tissu qui s'étaient arrondis à rester contre son corps. Un peu de saleté aussi, mélangée au savon, en un liseré gras, comme de l'écume, qui laissait entendre combien longtemps elle était restée dans son bain; plus rares, les poils du pubis et de l'aisselle, presque blonds et roulés sur eux-mêmes. Mais toujours les cheveux étaient ce que je remarquais d'abord; ils étaient nombreux, mais ils s'étiraient paresseusement sur la surface blanche, formant des entrelacs compliqués, des courbes à la manière des ouïes d'un violon. Elle laissait quelquefois l'empreinte de ses pieds sur le carrelage et, souvent, les angles embués du miroir attestaient combien elle tenait à ce que son départ précédât de peu mon arrivée.

J'étais inquiet à la pensée que l'une ou l'autre de la concierge ou de la femme de ménage m'eût menti. Il me semblait probable que, pour des raisons différentes, elles m'en voulassent. Je l'imaginai, l'une ou l'autre, courant dans mon appartement et se couchant, nue, humide encore, sur mon tapis. Je n'avais trouvé d'autre trace que les cheveux et l'écume savonneuse mêlés. Mais rien ne l'empêchait de souiller ma nourriture et je n'osais trop imaginer le traitement qu'elle pouvait faire subir à mes objets les plus intimes. Elle était belle et semblait le savoir, ce qui me rassurait un peu. Mais je trouvais qu'elle cherchait à se faire passer pour plus rêveuse qu'elle ne l'était, pour plus délicate, pour plus poétesse; je la trouvais, dans le fond, vulgaire.

Je fis donc mettre un verrou supplémentaire à ma porte, me séparai sans remords de la femme de ménage et usai de mon influence pour faire renvoyer la gardienne.

Ces mesures ne mirent pas un terme à ses visites: deux jours plus tard, je trouvai de nouveau ses cheveux entrelacés un peu partout dans la salle de bains. La serrure n'était pas fracturée et le serrurier protesta lorsque je l'accusai d'avoir vendu les clés de mon verrou.

Si j'essayais de réfléchir à ces étranges visites, j'étais gêné de constater que mes sentiments se présentaient de façon désordonnée, sous la forme d'une boule confuse dont je devais essayer de dévider le fil nerveux. Leur entêtement à demeurer ensemble me semblait étrange, contre nature, monstrueux, comme si j'étais incapable d'adopter une attitude ferme et décidée face à ces visites. Je comprenais que la peur devait être le sentiment prédominant, mais il y avait quelque chose qui me rendait cette femme familière et qui toujours tempérait la peur. Des détails sans importance, tel celui de sa haute taille (j'étais moi-même de stature modeste), me préoccupaient au même degré que les complicités qui, croyais-je, l'avaient fait triompher du verrou.

Cette confusion de sentiments m'était insupportable. Bien davantage que l'espèce de complot dont je devais faire l'objet, et qui, inlassablement, poussait vers moi cette renarde nerveuse. Elle se glissait chez moi comme dans sa tanière, tantôt gentille, tantôt méchante, tendant ma salle de bains de ses cheveux acajou.

Les visites se faisaient de plus en plus provocantes. La femme rousse s'essuyait à présent avec ma serviette de bain, qu'elle déposait ensuite, trempée, sur mon bureau, ce qui faisait couler l'encre de mes papiers ; ou roulée au pied du miroir, pour que je puisse l'imaginer nue. Elle avait ces petits gestes de séduction qui m'étaient à l'évidence destinés ; tel un enfant, elle baisait longuement le miroir et l'empreinte de ses lèvres, élargie par une longue torsion, avait les dimensions d'une grosse huître charnue. Sur le tabouret en pin, curieusement, ne séchaient jamais les empreintes de ses fesses, abstraites comme le dessin de deux ailes de papillon, trop stylisées à mon gré pour qu'elles n'eussent pas subi les retouches de son doigt malin, rendant sa croupe plus élégante.

Elle usait de mon savon et de ma brosse à dents, que je trouvais toujours humide en rentrant, comme si elle cherchait à se faire désirer en me faisant croire que je n'aurais pu la surprendre.

Un jour, j'eus l'idée de téléphoner chez moi depuis mon travail. Une voix languissante me répon-

dit que je m'étais trompé de numéro. Je rappelai, mon sang-froid s'étant tout à coup dérobé sous mes pieds. Je l'implorai de cesser ses visites, de m'expliquer au moins pourquoi elle m'avait pris pour cible, de vérifier surtout si elle ne me confondait pas avec un autre. Mon interlocutrice me répondit d'une voix amusée, elle s'excusait, mais elle ne pouvait pas me parler, elle était sur le point de prendre son bain. Je n'insistai pas.

À défaire cette boule nerveuse, par moments le souffle me manquait et il semblait que sur les parois de ma gorge ruisselait une eau de cascade qui devait être à sa place sur les murs d'une grotte. Je me demandais si tout cela était la punition d'une faute que j'avais oubliée. Je regardais la peur comme une rive qui s'éloigne, comme un recours auquel je n'avais plus droit, qui allait faire place à un supplice d'ordre supérieur. Alors tout mon être se révoltait, mon insoumission le faisait reculer, me rendait plus fort ; insensiblement, je revenais alors à des sentiments clairs et lisibles, la peur devenait de nouveau accessible. La haine aussi, et une sorte de rage que je maîtrisais mal, inconnue, s'emparait de moi. La visiteuse se tenait en retrait, comme si elle était étrangère.

Je fis blinder ma porte avec une serrure à clé non reproductible. J'ajoutai des verrous aux volets.

Elle manqua plusieurs jours et je croyais l'avoir chassée lorsqu'un soir, en rentrant, je reconnus l'odeur de son bain.

J'étais bouleversé, je revenais sans cesse à ce verrou impossible à crocheter, intact, dont elle se moquait bien. Mais mon audace l'avait mise en colère, elle s'était laissée aller à des bassesses de femme humiliée, urinant aux quatre coins de ma salle de bains et brisant le miroir. À ces grossièretés, elle avait ajouté plusieurs gestes d'une grande facétie : je trouvai ainsi un bonbon au miel, encore humide, collé dans ma serviette de bain, et une cigarette écrasée dans la savonnette.

À mesure que je voyais s'éloigner l'espoir qu'il s'agît d'une visite purement humaine, d'un complot, d'ennemis, je sentais durcir, tel un ganglion, le réti-

cule bourdonnant de mes sentiments.

Il atteignait à présent une telle ampleur et une telle dureté que toutes mes pensées s'y trouvaient prises, et, dans toutes, les palpitations de vie se faisaient rares. La désinvolture de ma visiteuse m'apparaissait par moments désirable. Je voyais, au lieu d'une punition, une récompense. Et les pensées, à la suite, étaient toujours pareilles, certaines n'avaient plus assez de force pour se frayer un chemin jusqu'à la réalité.

Pourtant, il me sembla naturel et facile de me procurer une arme et de guetter ma visiteuse.

Je l'attendis plusieurs jours en vain. Un soir, j'avais presque oublié mon affût et je m'étais assoupi, le revolver démesuré gisant près de moi, sur mon lit, lorsque j'entendis quelque chose d'inévitablement feutré par les tapis et qui devait être son pas. Tout à coup, un des sentiments obscurs que j'abritais se détacha de la boule nerveuse avec une violence enfantine. Sans la voir, je la trouvai belle de m'avoir choisi parmi tant d'autres ; l'idée d'être élu me plongea dans un bien-être tiède, un bonheur confus. Je ne bougeais pas de mon lit, la tête toujours très près du revolver qui me regardait sans comprendre. Entouré de cette douceur qu'elle avait fait descendre sur moi, je songeai, amusé, qu'un de mes proches, si je n'avais vécu seul, aurait pu facilement manœuvrer les verrous de l'intérieur.

J'entendis couler l'eau de son bain et les sels glissant sur les parois de la baignoire, se dissolvant doucement, embaumaient tout l'appartement. Elle était silencieuse, elle ne prenait pas de plaisir, contrairement à ce que j'imaginai. On la sentait mal à l'aise, presque triste.

Elle vint ensuite s'asseoir sur mon lit, où elle laissa son empreinte sensuelle, et le lit la garda comme si elle prenait soin de la lui confier avec plus d'amitié que d'ordinaire, pour qu'il me la dessine ensuite avec détail. Je ne la voyais pas, mais les draps me transmettaient un peu de sa fragrance ; cette odeur violente était portée par leurs plis en forme de vagues. Je n'éprouvais pas le besoin de bouger ma tête pour la regarder, c'était suffisant

ainsi, en la sentant près de moi. Son corps s'esquissait à la périphérie de mon regard, mais il était superflu de franchir cette frontière; ou alors ce franchissement était devenu si doux que je ne voulais pas l'épuiser; mon regard était fixe ou avait un très léger battement, dont les faisceaux tombaient sur le drap. Lorsqu'elle bougeait la tête, les embruns qui se détachaient de ses cheveux venaient frapper ma nuque avec une fraîcheur imprévisible.

Elle promena sa main hésitante sur mes cheveux, comme si elle me croyait endormi, et sur le gros revolver qui me visait.

Il me sembla qu'elle était venue panser une très ancienne blessure. De cette sorte de fruit malade qu'était devenu mon esprit, toutes les peaux éclatèrent, et tous mes sentiments furent libérés.

Je vis se lever le maigre chien noir du revolver.